

FACULTE DE MEDECINE DE PARIS

FACULTE DE MEDECINE PARIS-COCHIN

ANNEE 1970

THESE

N^o

1023

POUR LE

DOCTORAT EN MEDECINE

(Diplôme d'Etat)

P A R

Bernard GRASBERG

Né le 22 Janvier 1927 à LENS (Pas-de-Calais)

Externe des Hôpitaux de Paris

PRESENTÉE ET SOUTENUE PUBLIQUEMENT LE :

T H E S E

SUR LES GUERISSEURS

ET SUR LA MEDECINE DES PRIMITIFS.

Président : Mr. PICHOT, Professeur

EDITIONS MEDICALES



ET UNIVERSITAIRES

40, rue Pascal - PARIS XIIIe

FACULTE DE MEDECINE DE PARIS

FACULTE DE MEDECINE PARIS-COCHIN

ANNEE 1970

THESE

N^o

POUR LE

DOCTORAT EN MEDECINE

(Diplôme d'Etat)

P A R

Bernard GRASBERG

Né le 22 Janvier 1927 à LENS (Pas-de-Calais)

Externe des Hôpitaux de Paris

PRESENTÉE ET SOUTENUE PUBLIQUEMENT LE :

T H E S E

SUR LES GUERISSEURS

ET SUR LA MEDECINE DES PRIMITIFS.

Président : Mr. PICHOT, Professeur

EDITIONS MEDICALES



ET UNIVERSITAIRES

40, rue Pascal - PARIS XIIIe

DOCTORAT EN MEDICINE

THÈSE

ANNÉE 1970

PAR

GUYARD GRACIEUX

M. le 22 Janvier 1971 à 14h 30

Examen des thèses de 1970

RECHERCHE ET SOUTIEN DE LA RECHERCHE

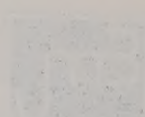


THÈSE

PAR M. GRACIEUX

ET SOUTIEN DE LA RECHERCHE

Recherche et soutien de la recherche



EDITIONS MEDICAE

ST. ANTHONIS HOSPITAL

Je remercie Monsieur le Professeur PICHOT
d'avoir bien voulu accepter la présidence de
cette thèse.

Il est vrai que les hommes sont capables de dresser leur
sont en compartiments dont chacun desquels une telle é une
séquence de vie sans relation avec les autres. Ils n'aiment
ni l'effort de critique, ni l'effort de synthèse, et ne se les
imposent pas sans effort.

En temps ordinaire, les gens ordinaires vivent, sans
aucun malice, avec les plus énormes contradictions in-
rimées.

Paris, le 10 mai 1961
(Bibliothèque, page 116)

INTRODUCTION

Il est vrai que les hommes sont capables de diviser leur âme en compartiments dans chacun desquels une idée a une espèce de vie sans relation avec les autres. Ils n'aiment ni l'effort de critique, ni l'effort de synthèse, et ne se les imposent pas sans effort.

En temps ordinaire, les gens même cultivés vivent, sans aucun malaise, avec les plus énormes contradictions intérieures.

Simone Weil

(L'enracinement, page 116)

INTRODUCTION

Triste époque que celle où il est
plus difficile de briser un préjugé
qu'un atome.

Einstein

L'Eternel dit à Moïse ¹ : "Fais-toi un serpent brûlant, et mets-le sur une perche ; il arrivera que quiconque sera mordu par un serpent et regardera le serpent d'airain, vivra". Notre caducée nous rattache ainsi directement au plus ancien guérisseur de notre civilisation et à une pratique magique encore utilisée dans certaines tribus primitives. La persistance dans notre société de pratiques plus ou moins assimilables à celle-ci demande que l'on se pose la question de savoir si rapport il y a entre la pensée des primitifs exotiques et celle de nos concitoyens qui pratiquent les diverses "sciences occultes" ou qui livrent leur corps aux guérisseurs. C'est le but de ce travail. La comparaison sera faite pas à pas, au moyen d'un constant va-et-vient entre les pratiques et les conceptions des uns et des autres. Etant donné la masse énorme des documents recueillis par les ethnologues, les spécialistes des traditions populaires, les sociologues, les psychiatres, la masse non moins énorme des écrits publiés par les partisans des "sciences occultes", il ne peut être question d'utiliser qu'une infime partie de ces travaux.

1 Nombres 21-8

On s'aperçoit heureusement qu'une diversité apparente cache une monotonie réelle, si bien qu'un échantillonnage suffit pour la compréhension des phénomènes. Des enquêtes sur le terrain eussent certes été désirables, non point chez les primitifs exotiques, déjà étudiés par de plus compétents, mais chez nos guérisseurs et leurs clients. J'ai reculé devant cette partie de la recherche et j'ai préféré m'en rapporter aux écrits d'autres enquêteurs car ce travail est par trop difficile à mener à bien si l'on n'est pas introduit dans le milieu, ou si l'on n'a pas un talent de journaliste. Cependant, la clientèle des diverses sortes d'occultistes, rebouteux et vendeurs de gri-gris est si large qu'il est possible d'en rencontrer à l'occasion aussi bien chez nos malades que parmi nos infirmières mêmes.

Ceci ne prétend pas être plus qu'une esquisse car les problèmes posés pourraient permettre d'écrire plusieurs volumes denses.

oOo

AVANT-PROPOS

Je me propose d'agiter et
d'inquiéter les gens.

Je ne vends pas le pain,
mais la levure.

Miguel de Unamuno

Dans l'entre-deux guerres, un membre de l'Institut, professeur de physiologie à la faculté de médecine de Paris, écrivait de volumineux traités de métapsychique^{*} ; un prix Nobel de médecine ^{*} disait, dans un ouvrage romancé qui ne sera publié qu'après sa mort, sa croyance en les miracles de Lourdes. En 1969, le premier astronaute qui mit le pied sur la lune, fit à ce moment un geste réputé sacré dans la secte religieuse à laquelle il appartenait.

Une telle dichotomie a de quoi inquiéter ; si un savant authentique la porte en lui, quel psychisme infantile ne risquons-nous pas de découvrir dans le commun de nos concitoyens ; la différence entre l'aborigène australien et le technicien raffiné, n'est-elle qu'une fragile apparence ? Le but de ce travail est de déterminer s'il faut ou non attribuer à l'un comme à l'autre le terme de "primitif" * * *

* Charles Richet

* A. Carrel

**+ Ce terme n'est plus à la mode ; il suffit d'attendre la suivante.

Le caractère dominant de la pensée primitive est la croyance en l'existence de forces invisibles intelligentes. Or, "la science, qui devait faire clairement comprendre toutes choses et dissiper tous les mystères, est devenue elle-même le mystère par excellence...

L'expérience montre que nos aïeux se sont trompés en croyant à la diffusion des lumières, puisqu'on ne peut divulguer aux masses qu'une misérable caricature de la culture scientifique moderne, caricature qui, loin de former leur jugement, les habitue à la crédulité ¹".

Les "mystères de la science" n'étaient jusqu'à présent utilisés aux fins de duperies que par des charlatans aux techniques artisanales. Beaucoup plus inquiétants sont les personnages, fort intelligents et fort peu alourdis de scrupules, qui ont décidé de faire fortune en exploitant légalement la crédulité des gens ; s'entourant de scientifiques marrons, ils utilisent les moyens modernes de communication de masse ; toutes les idées obscurantistes encore sous-jacentes sont habilement remises à neuf et diffusées par radio, télévision et revues illustrées. Je pense que ce danger est réel et important ; notre planète est menacée par ces magiciens.

Dans notre type de société, où sévit la course aux diplômes, l'essentiel des croyances est donné avant l'âge de douze ans ; après viennent les décennies de bachotage, puis déjà la sclérose. Bousculé que l'on était, on n'a pas eu le temps de se bien former l'esprit, de discuter à fond ses propres idées ; d'où les étonnantes dichotomies spirituelles notées chez certains savants et chez beaucoup de techniciens du cadre supérieur.

1 Simone Weil. Oppression et Liberté. p. 52, 53 ; éd. Gallimard, 1955.

CHAPITRE I : LA PENSÉE PRIMITIVE

Une pensée qui stagne
est une pensée qui pourrit

Sorbonne - Mai 68

Gusdorf rappelle² que l'hypothèse de travail consistait pour Lévy-Brühl dans l'opposition de deux mentalités, l'une "primitive", l'autre positive. La mentalité primitive revêt un caractère "prélogique", c'est-à-dire qu'au lieu d'obéir aux structures et aux principes de la raison, elle s'appuie sur la loi de participation, qui implique au lieu d'opposer et de déterminer, et qui admet sans critique préalable une très forte influence du sentiment, intervenant sous les espèces d'une catégorie affective du surnaturel.

Dans ses carnets (p. 131), Lévy-Brühl écrivait : "La mentalité primitive est un état de la mentalité humaine... Je l'ai étudiée chez les primitifs parce qu'elle y paraît plus facile à décrire et à analyser que chez nous... Mais je n'ai jamais dit, ni pensé, qu'elle se rencontrât uniquement chez les primitifs. J'ai même dit le contraire.

Il y a une mentalité mystique, plus marquée et plus facilement observable chez les primitifs que dans nos sociétés, mais présente dans tout esprit humain."

2 : Gusdorf : Mythe et métaphysique ; p. 169.

L'examen critique des faits, la déduction logique ne sont point choses naturelles et faciles pour l'esprit humain ; les conduites émotives de la pensée, l'imagination débridée le sont. Certes nous sommes métaphysiciens avant que de devenir physiciens, quand encore nous y parvenons. Cependant, une dichotomie spirituelle aussi importante, dans les exemples plus haut cités, a pu faire émettre l'hypothèse non insoutenable de l'existence de perturbations psychiques chez les sujets en question ; pour l'homme de bon sens déjà, cette coexistence de deux modes de pensée aussi opposés est choquante. Aussi devons nous justifier ou infirmer cette hypothèse de présences d'éléments névrotiques ou même pré-psychotiques chez de tels esprits.

Le terme "pré-psychotique" pourrait porter à sourire, paraître largement exagéré ; on est pourtant amené à envisager avec plus de sérieux son utilisation quand on lit certains volumineux ouvrages écrits par un homme chargé de la formation scientifique des étudiants en médecine, Monsieur le Professeur Richet ³ :

"Les évènements future sont tout aussi déterminés que les évènements passés, et une fatalité inexorable régit, même dans ses plus infimes détails, les affaires humaines et non humaines. N'essayons pas d'approfondir. C'est un abîme.

... Tout est possible... Il est démontré que du corps peuvent émaner des expansions fluidiques qui vont s'organiser, s'agréger en formes humaines. Il est démontré que l'ectoplasmie est une des propriétés de la matière vivante.

... D'autres êtres que l'homme, intelligents aussi, errent autour de nous et peuvent se mêler à nos évolutions, quoiqu'ils soient soustraits aux conditions mécaniques, physiques, anatomiques, chimiques de notre existence... C'est certain.

3 Charles Richet : Traité de métapsychique. 1923. p. 788,814,816,817.

Etres mystérieux, anges ou démons, existences amorphes, esprits qui cherchent par moments à intervenir dans nos actes, qui peuvent, par des voies absolument inconnues, manier la matière à leur gré, qui dirigent quelques-unes de nos destinées, et qui, pour se faire connaître de nous - car sans cela nous ne les comprendrions pas - prennent l'aspect matériel et psychologique de personnalités humaines ayant disparu."

Ces idées délirantes d'un Membre de l'Institut, spécialiste d'une science exacte ou presque, la physiologie, sont exactement celles des plus primitifs parmi les sauvages, pardon, des plus défavorisés parmi les peuples en voie de développement. L'ennuyeux est que ces élucubrations ont cours dans tous les milieux, des littéraires aux médicaux.

Cette forme de pensée, de vie donc, est mythique. Alors que cette attitude est parfaitement saine, parce que la normale, chez les indigènes des pays attardés, elle ne peut-être chez nous que pathologique. Une preuve en est déjà que, sauf chez quelques êtres évidemment névrosés ou psychopathes, cette sous-pensée est cachée à l'ordinaire, et n'apparaît qu'à l'interrogatoire ou à l'analyse critique des comportements. Chez l'indigène des sociétés non industrielles, au contraire, le mythe règne sans partage et n'est donc pas reconnu comme tel ; il est la vérité même ; il est la seule structure de connaissance du monde ; par lui, l'homme trouve place et protection dans son environnement, dans l'univers.

"Cette signification vitale du mythe... explique sa vive coloration affective... Les structures mythiques expriment un premier état des valeurs, adhérentes encore aux vctions biologiques constitutives de l'être dans le monde." ⁴

4 Gusdorf : "Mythe et métaphysique".

Chez le primitif, le mythe n'a rien de la fabulation poétique, il est une forme de saisie du réel, un guide dans l'action ; pour ce primitif, le monde mythique est la norme tandis que le mode d'agir occidental lui est un permanent sacrilège. "Loin d'être dérèistique, le mythe constitue un formulaire ou une stylistique du comportement humain dans son insertion parmi les choses... Le mot adhère à la chose ; le nom ne désigne pas seulement, il est l'être même."

Dans ce contexte, il n'y a pas de discontinuité entre le réel et l'irréel, le naturel et le surnaturel, le visible et l'invisible, ce monde et celui des divinités ou des esprits : la réalité est une, indissociable ; la conception mythique du monde peut aussi bien être dite entièrement matérialiste qu'entièrement spiritualiste.

Les caractères du mythe qui pourraient nous sembler absurdes ou palpablement impossibles, ses multiples avatars suivant les groupes ne choquent aucunement le primitif ; ce fourmillement immobile de la croyance mythique est une cuirasse protectrice dans un monde hostile ; la mort elle-même est vaincue car niée ou plutôt non conçue : chaque être demeure en symbiose avec l'environnement tout entier, et la dissolution du cadavre ne rompt pas cette union ; le corps individuel est fondu dans la masse du groupe, le "je" n'existe pas.

Dans l'histoire de l'homme, il faut bien constater que la notion du moi est une acquisition tardive, que la reconnaissance de l'individu, et d'abord par lui-même, n'est pas une donnée élémentaire de la conscience. La réflexion commence le processus de mort du mode mythique de penser, déjà par le fait que qui "se fléchit sur lui-même" se retire par là du groupe.

Ces conceptions, chez le primitif, n'ont rien de précis dans leurs contours : tout y est vague, vaporeux et, en en parlant, il faut éviter la tendance, naturelle à l'exprit cartésien, qui cherche à donner forme à ce qui n'est pas même défini.

Chez l'occidental, adepte des "forces occultes", y a-t-il moins de flou ? Certes pas : il n'est question que de "dons indéfinissables" avec précision, de "fluides" toujours mystérieux, toujours puissants sauf sur les appareils de mesures, d'"ondes" du même genre, de "secrets", etc, etc, etc ; la liste de ces fadaïses emplit les siècles et les bibliothèques. D'où vient cette attitude ?

Marcelle Bouteiller⁵, dans son admirable livre sur la "médecine populaire d'hier et d'aujourd'hui"⁵ nous dit : "A évolué l'atmosphère au sein de laquelle, par l'appel à la littérature orale et aux souvenirs des Anciens, s'entretenaient la crainte des sorciers et le prestige des guérisseurs possesseurs de dons... De plus en plus, avec l'introduction de la télévision, les réunions ont lieu dans un mutisme quasi total... (et p. 119) : C'est donc dans un contexte très différent de celui d'autrefois que subsistent certaines attitudes traditionnelles. Le recours aux procédés thérapeutiques ne peut plus s'insérer dans un coutumier général cohérent, un rituel structuré, mais s'inscrit parmi des reliquats dissociés, paradoxalement anarchiques. La disparition d'habitudes immémoriales, touchant plus ou moins au souci de la santé, sera précipitée tantôt par des facteurs matériels, tantôt par un changement de mentalité, même minoritaire."

Les rythmes et modes de travail et de vie, les mœurs et les façons de penser, ont davantage changé en le dernier demi siècle qu'en le demi-millénaire précédent ; et le phénomène ne fait que s'accélérer, nous emportant au diable, sans nous laisser reprendre souffle. D'où déséquilibre pour les esprits les plus faibles et une clientèle nouvelle pour les sciences obscurantistes, une clientèle de petits malades mentaux remplaçant la clientèle traditionnelle, au fond saine. Mais notre société, de par son rythme effréné, est productrice de tant

§

⁵ Ed. Maisonneuve et Larose. Paris 1966 p. 120

de mal-équilibrés, qu'elle est bien obligée de les supporter; d'ailleurs, les gens équilibrés vont devenir si rares que c'est bientôt eux que l'on traitera, comme anormaux.

Le Professeur Alajouanine écrivait au Docteur Philippe Encausse : ⁶

"Il est bien certain qu'un très grand nombre de déséquilibrés mentaux sont attirés vers la pratique des sciences occultes et n'y trouvent guère, d'ordinaire, qu'une exagération de leurs troubles ou un thème à leur délire".

Ce changement de la clientèle des mythismes et charlatanismes, est encore accentué par le déclin des religions. Allendy enseignait que "la religion fournit un matériel comparable à l'occultisme dans la rationalisation du trouble affectif d'où sort l'idée délirante ou obsédante".

Cette perte du pouvoir des grandes religions, l'éclaircissement en cours des mystères de la nature, créent un vide devant le besoin profond de mysticisme. La science actuelle étant elle-même un mystère inaccessible, l'individu mal équilibré est attiré par ce qui ne demande pas compréhension, mais foi aveugle ; et les fausses sciences essayent d'avoir tout ce qu'il faut pour être de nouvelles religions : mystère, attrait, pouvoirs aux initiés, et même un ersatz de martyr ; en fait, elles ne parviennent qu'à être des sectes, mais dans un pays comme les Etats-Unis d'Amérique, par exemple, les religions se fractionnent en sectes, et certaines sectes deviennent étonnamment puissantes.

De même que le sauvage est enfermé dans ses mythes, le sectateur des sciences occultes est enfermé dans des évidences personnelles, bardé de certitudes déconcertantes ; sa crédulité est telle que rien ne lui paraît extraordinaire ; c'est là un point important de ressemblance entre le primitif de

⁶ Ph. Encausse. Sciences occultes et déséquilibre mental ; page 92 ; p. 93.

l'âge de pierre et le primitif qui conduit une automobile : "Les primitifs (au sens conventionnel que l'on donne à ce mot), tout en distinguant fort bien du cours ordinaire des choses ce qui leur paraît surnaturel, ne l'en séparent presque jamais dans leurs représentations. Le "sens de l'impossible" leur manque. Ce que nous appellerions miracle est banal à leurs yeux et peut souvent les émouvoir, mais difficilement les étonner." 6 bis

Entre l'homme des sociétés en retard matériel et le primitif des sociétés machinistes, un autre point important de ressemblance est la pensée analogique. Pour être un adepte des "sciences" occultes, dans une civilisation cartésienne, : pour accepter des certitudes révélées, pour être imperméable à l'expérience, il faut que le raisonnement soit remplacé par une pseudo-logique. Il en existe deux types principaux : le raisonnement rigoureux, hors un point au début ou en cours, ce qui fausse toute la suite ; le raisonnement par analogie, ou plutôt pensée par analogie, spécialité des esprits les plus faux, qui substitue le mot à la chose et permet les rapprochements les plus fantaisistes ; le premier type est celui du paranoïaque, le second celui du maniaque.

Cette puissance du verbe est une des caractéristiques essentielles des sociétés sauvages, que l'action se passe dans le Haut-Amazone, à Nuremberg au Caire ou à Lourdes. Les prières sont incantatoires, les fidèles croient à la puissance et à la valeur magique du mot, il s'agit d'un rite vocal. Le chaman en action peut être parfaitement immobile, marmonnant pendant des heures des paroles inintelligibles ; il est en combat verbal avec les esprits qu'il essaye d'amadouer ou de chasser.

Purement verbale aussi, sans toujours un geste accompagnateur, la malédiction est partout redoutée au plus haut point et parfois l'effet est plus

que spectaculaire, puisqu'il peut aboutir à une mort rapide. C'est là un phénomène maintenant bien connu et étudié⁷, quoiqu'il ait encore beaucoup à nous apprendre. Ce qui est encore plus surprenant, ce sont les cas similaires, survenus chez nous, où la persuasion intime du sujet joue seule parfois, c'est-à-dire sans jeteur de sort et surtout où l'entourage ne coopère pas avec le sujet, dans sa croyance. Un cas typique survint à la bataille de Gettysburgh : un officier bien bâti y fut légèrement blessé ; se persuadant que cette blessure était mortelle, il mourut effectivement trois ou quatre jours plus tard ; l'autopsie ne trouva aucune lésion léthale. Ce type de mort a été en particulier très étudié chez les aborigènes d'Australie où celui qui se croit victime d'une malédiction mortelle ne peut guère être sauvé qu'en utilisant tous les moyens de la réanimation moderne, plus la croyance en la supériorité de la contre-sorcellerie du guérisseur blanc sur la sorcellerie du "pointeur d'os" australien.

Marcelle Bouteiller (op. cit., p. 77) nous apprend qu'en France même, ce mode de jeter de sort existait il y a peu encore : le "mal donné" ou "mal d'encontre" condamnait la victime à mourir de dépérissement dans un délai déterminé ; en 1909, à Castres, le Docteur Vidal eut encore un tel cas à soigner.

De nos jours, on colle sur le malade l'étiquette "délire d'interprétation" et l'on traite par l'Halopéridol ou la psychanalyse, suivant la bourse de la victime.

On a dans ce phénomène extraordinaire, porté à l'extrême et quasi à l'absurde, le type même et la preuve de l'influence du psychisme sur le soma. Le phénomène inverse, mais semblable, est représenté par les guérisons charlatanesques et miraculeuses et par une partie des guérisons chamaniques.

⁷ Voir entre autres : M. Mauss : "Effet physique chez l'individu de l'idée de mort suggérée par la collectivité" in *Sociologie et Antropologie* ; éd. P.U.F. 1968 ; bibliog.

Les différences tiennent en l'utilisation de médications empiriques, parfois, par les chamans ; en la structure névrotique des miraculés et des amateurs de médecines fantaisistes : homéopathie, vertébrothérapie, acupuncture, irido-diagnostic, othérapie, traitements par les essences de fleurs, par la musique, et j'en passe. Les charlatans, diplômés ou non par une faculté de médecine, sont toujours sûrs de voir accourir à eux une abondante clientèle parmi les littéraires, les artistes, gens à l'esprit ~~sumeux~~ bavardant avec brillant sur n'importe quoi, ne pénétrant jamais bien profondément sous la surface des choses et surtout qui n'ont aucune notion de ce que peut être une critique raisonnée des phénomènes. Ce sont au minimum, si l'on veut être très indulgent, des émotifs, des anxieux, ils diraient sensibles. Toujours prêts à railler la science "officielle", suivant leur expression, ils sont à l'avance en extase devant les cérémonials des guérisseurs, le langage hermétique des homéopathes, la faconde des charlatans à ondes et fluides. C'est l'utilisation intelligente, par des faiseurs d'argent, des reliquats légués par nos ancêtres, de leurs pensées et croyances du temps qu'ils vivaient dans les grottes.

Chez l'indigène des contrées arriérées, et à un moindre degré dans les campagnes reculées d'hier, la chose est tout de même plus saine car elle s'intègre dans une vision du monde plus cohérente. De nombreuses études nous apprennent que les théories primitives de la maladie ont une structure universelle ; les causes des états pathologiques peuvent être ramenées à quatre, en gros :

- une substance vitale, une âme, s'est évadée du corps ou a été captée.
- une substance étrangère a été introduite dans le corps, substance qui peut être d'ordre spirituel : possession par intrusion d'un esprit.
- violation de tabous.
- sorcellerie.

Le rôle du médecin indigène va être d'abord d'établir un diagnostic précis quant à la cause des troubles et la thérapeutique préconisée correspondra à celui des quatre systèmes invoqué. Il agira alors, le cas échéant, lui même si la thérapeutique est dans ses cordes ; sinon, il enverra le patient chez le spécialiste. Souvent, les hiérarchies sont assez complexes pour qu'au besoin on fasse appel à un grand patron. Prenons par exemple les médecins populaires indiens des hauts plateaux andins⁸ : "On distingue plusieurs catégories de curanderos. Les moins importants dans la hiérarchie sont les comadrones ou empericas : ce sont des femmes chargées exclusivement des accouchements, les matrones en somme.

Pour les traitements plus importants, les indigènes font appel aux curanderos proprement dits. Les cas banaux sont du domaine du pampamisayac, le sorcier de quartier. Ce dernier a le pouvoir de guérir, de diagnostiquer une affection, mais il ne peut entrer en communication directe avec les esprits. Pour les cas très sérieux, et si l'on est plus fortuné, on fait appel à l'Algomisayac qui dispose d'un haut pouvoir de guérison parce qu'il est capable d'entrer en relation, à n'importe quel moment, avec les esprits, pour leur demander leurs faveurs et obtenir immédiatement une réponse ; les altomisayacs sont peu nombreux.

Dans la vallée sacrée des Incas, c'est-à-dire la vallée de Ucayali, ce sont eux qui ont la possibilité de nommer de nouveaux curanderos".

⁸ Patric; Braun : "La médecine traditionnelle des Indiens sur les hauts plateaux des Andes", in *Médicographie*, 1969.

CHAPITRE II - LA MAGIE

Le n'importe quoi
érigé en système

Nanterre - Mai 68

La maladie est aussi vieille que l'homme, la médecine est en son enfance. Le développement de la médecine moderne est l'histoire d'une lutte contre le mode de pensée magico-religieux auréolé du prestige de la tradition, contre les erreurs devenues dogmes intouchables. En ce sens, les empiriques des siècles précédant la révolution étaient dans l'esprit de la médecine actuelle, contre les docteurs parlant latin et prescrivant selon Galien. Les empiriques étaient élèves de l'expérience, les nouveaux diplômés n'avaient jamais approché un malade.

Les sciences exactes, à la faveur de leur développement explosif du XIX^e siècle et de leurs succès, sont parvenues à donner à la médecine une teinture de leurs méthodes et de leur esprit, ce qui est un exploit bien supérieur à n'importe laquelle de leurs conquêtes. Il est vrai que le bouleversement général de la révolution avait permis d'envisager l'idée qu'on pourrait peut-être essayer de changer quelque chose dans l'enseignement de la médecine. Le Vieil Homme n'a pas la notion du devenir historique, pour lui le temps se rythme par l'éternel retour des événements mythiques survenus au commencement du monde ; similaire est le cheminement de la pensée de celui qui vit dans le respect des maîtres, anciens ou proches.

Cet état d'esprit est latent, toujours et partout ; la tendance naturelle est de s'y réfugier comme l'enfant cherche protection en les bras de sa mère ; la paresse et la facilité, le goût commun de la facilité y poussent ; c'est ce qui fait dire ces paroles si horribles : "On a toujours fait comme ça" ou "c'est exact parce-que-le-Professeur-l'a-dit" (entendu édicter par un enseignant à un étudiant, au certificat préparatoire aux études médicales, année prétendument destinée à enseigner aux futurs médecins l'esprit de la science).

Aujourd'hui, un état de la science sert de point de départ pour de nouvelles acquisitions, et permet d'accroître le pouvoir de l'homme contre les forces qu'il combat. C'est l'exact contraire de l'esprit de la magie particulièrement lié aux cultures adoratrices de la tradition. La magie compte parmi les illusions majeures de l'homme ; l'idée du surnaturel n'apparaît que lorsqu'a été conçu un cours normal de la nature, une ligne de démarcation entre le possible et ce qui ne peut arriver. Mais les persistances aberrantes de modes périmés de la pensée sont maintenant expliquées par la prédominance de l'inconscient dans la vie mentale, donc sur toute la vie. En magie, en religion, en linguistique, en politique, ce sont les idées inconscientes qui agissent. Ce sont elles qui déterminent la forme de vie de l'esprit individuel et donc collectif, car l'individu isolé n'existe pas, et l'inconscient de l'enfant subit l'influence du groupe.

D'après Frazer, la magie est la forme première de la pensée humaine. Elle aurait autrefois existé à l'état pur, et l'homme n'aurait même su penser, à l'origine, qu'en termes de magie. Cette conception des forces universelles échappe aux catégories rigides et abstraites de notre langage et de notre manière de raisonner. Cependant, notre vie de tous les jours est parsemée d'une multitude de gestes issus d'immémoriales croyances magiques, gestes transmis à travers les âges, avec des explications banales variables suivant les époques ; par exemple, mettre sa main devant la bouche lorsqu'on baille, sert en réalité à mettre une barrière devant les esprits mauvais qui pourraient profiter de cette ouverture offerte, pour s'introduire dans le corps ; ne pas passer sous une échelle, c'est ne pas traverser le triangle, figure magique par excellence.

Le rite magique agit directement, sans l'intermédiaire d'un agent spirituel ; mais la magie, contaminée par la religion, dégénérée, a emprunté à celle-ci des figures de dieux, de démons, d'esprits divers. Ses lois de bases sont les lois de similarité et de contiguité : le semblable produit le semblable ; le contact, même furtif, même indirect, donne lieu à des interactions persistantes entre les corps qui ont été ainsi unis. Avec le temps, on a souvent abouti à un mélange de techniques et de rites ; dans la médecine, la magie a été longtemps l'élément dominant et probablement même l'élément unique. Mauss⁹ a pu dire : "Non seulement l'acte médical est resté, presque jusqu'à nos jours, entouré de prescriptions religieuses et magiques, prières, incantations, précautions astrologiques, mais encore les drogues, les diètes du médecin, les passes du chirurgien, sont un vrai tissu de symbolismes, de sympathies, d'homéopathies, d'antipathies, et en réalité, elles sont conçues comme magiques. L'efficacité des rites et celle de l'art ne sont pas distinguées, mais bien pensées en même temps... La magie est un état d'âme collectif qui fait qu'elle se constate et se vérifie dans ses suites, tout en restant mystérieuse même pour le magicien... Dans ce milieu mystérieux, la distance n'empêche pas le contact. C'est le monde du spirituel et aussi des esprits parce que, tout y étant spirituel, tout y peut devenir esprit. Si illimité que soit ce pouvoir et si transcendant que soit le monde, les choses s'y passent cependant suivant des lois, relations nécessaires posées entre les choses, relations de mots et de signes à objets représentés, lois de sympathies en général.

Nous retrouvons, à la base des mythes sur lesquels se fondent les magies, une représentation singulièrement confuse, très étrangère à la formation cartésienne des esprits du monde machiniste ; mais nous participons de façon subjective aux sociétés primitives qui parsèment le monde car le hasard de la naissance aurait pu faire de chacun de nous le membre de n'importe laquelle d'entre elles. Si les primitifs sont d'abord et toujours métaphysiciens, Lévy-

⁹ Marcel Mauss : *Sociologie et anthropologie*. p. 12, 90, 100.

Brühl pensait qu'il ne s'ensuit pas qu'ils le soient comme nous. Cela peut se discuter ; il est pour le moins incertain qu'il faille absolument établir une séparation nette entre l'animiste et le mystique, entre l'adorateur de mille micro-dieux et le chrétien, entre la source miraculeuse des Andes et Lourdes. Après tout, il n'y a peut être, actuellement, de par le monde, qu'une dizaine de vrais chrétiens, au sens où l'entendait Simone Weil, c'est-à-dire tendant à la sainteté ; et il y a peut-être une spiritualité plus haute qu'on ne le pense, chez certains animistes ; en tout cas, nous serions mal venus de les regarder avec dédain, qui faisons partie d'une société où la religion est une chose du Dimanche matin.

Chez l'homme, l'imagination l'emporte sur les leçons du quotidien, elle crée, soutient, perpétue le désir d'une expansion, d'une sublimation. Le fond mythologique correspond à ce concours de conceptions vagues et multiples, agrégat d'atomes qui s'étaient entremêlés en tourbillonnant avant de se cristalliser sous les quelques formes que nous connaissons aujourd'hui et qui ne sont que des variantes autour d'un petit nombre de thèmes. Les éléments mythiques sont toujours plus ou moins mêlés d'éléments mystiques et ce sont ces derniers qui provoquent l'émotion du sujet croyant. Cependant, le mythe est toujours relatif à un contexte existentiel, étroitement appuyé et comme intégré au paysage qu'il a pour fonction de mettre en place"¹⁰. Il n'y a pas deux images du monde, l'une objective, l'autre mythique, mais une lecture unique du paysage, insertion même de l'homme dans le réel, saisie des choses, des êtres et de soi, pensée engagée.

L'ontologie des primitifs est difficilement compréhensible pour nous car immanence et transcendance y sont confondues. "Toutes les satisfactions de la pensée et de l'art, toutes les conquêtes de la techniques ne restitueront pas cette harmonie unique de l'homme avec l'intégralité du réel qui est le privilège de la conscience mythique"¹⁰.

¹⁰ Gusdorf : Mythe et métaphysique. p. 20., p. 45.

Claude Lévy-Strauss s'élève violemment contre l'opinion de Piaget qui insistait sur la parenté des univers primitif et enfantin, y trouvant le même finalisme animiste, le même égocentrisme, le même phénoménisme. La prise de position de notre brillant anthropologue a amené cette réponse d'un psychanalyste ¹¹ : "L'idée d'une dichotomie entre structure infantile et structure adulte n'est pas discutable ; elle est indiscutablement fausse... Toute observation psychologique contredit régulièrement cette croyance, et depuis longtemps". De fait, les mentalités des enfants, leurs manières d'être et de vivre leurs contacts avec ce qui les entoure, ont toujours paru ressembler à ces mêmes éléments chez les primitifs, aux yeux du commun aussi bien qu'à ceux des plus fins analystes. Pour une fois que science et bon sens s'accordaient... ; mais on a parfois l'impression qu'il existe, chez nos ethnologues, comme une culpabilité d'ancien colonisateur et une hypersensibilité de pêcheur repent. Cet aspect enfantin, du primitif est encore plus évident si l'on inclut sous ce dernier terme l'individu des sociétés industrielles qui, plus ou moins ouvertement, sacrifie aux croyances de ses ancêtres de l'âge de pierre ; compréhension n'empêche pas condamnation quand le phénomène a lieu dans votre propre société et qu'il est d'une ampleur telle qu'il constitue un danger pour la communauté.

¹¹ P. VALLABREGA, in *Psychanalyse*, 1957, p. 241 : l'Anthropologie psychanalytique.

CHAPITRE III - LE MYTHE

Dans Shakespeare, les fous
sont les seuls personnages
qui disent la vérité.

Simone Weil^{12 bis}

"La mythologie consiste à maintenir l'idée d'éternité dans la catégorie du temps et de l'espace"¹². Dans la conception mythique de l'univers, seul le mythe est principe de réalité. Il est aussi et surtout l'élément principal de la cohésion du groupe humain. "Il assure dans tous les cas la prépondérance du Même ontologique sur l'Autre historique"¹³. Le rôle de l'homme, dans cette perspective, est d'aider les forces de cohésion en lutte contre les éléments dissolutifs.

L'individu, le groupe, la nature alentour et l'univers entier étant un même tout, leur survivance est liée à de minutieux cultes de tous les instants et de tous les gestes, par chacun et par tous. Non point donc une conscience égocentrique, mais une conscience sans cesse excentrique, un cosmomorphisme. La vie primitive est une vie unanime, elle ne se réalise pleinement que dans l'indivision du groupe ; "si la personnalité peut-être définie comme une fonction d'intégration, constitutive d'un champ individuel, on peut dire que le primitif n'a pas de personnalité"¹⁴.

¹² Kierkegaard.

12 bis : lettres, p. 255

¹³ Gusdorf. op. cit.

¹⁴ id, p. 80

Notons en passant que la phénoménologie met elle aussi l'accent sur la domination du sujet par le groupe.

Dans cette cosmologie, la maladie est due à une non observance, volontaire ou non, des rites voulus par le mythe ; dans l'Egypte ancienne, la santé nécessitait de vivre en paix avec les dieux, les esprits et les morts ; chez les Bassa, voici comment est conçu le phénomène maladie¹⁵ :

"La maladie porte atteinte au lien collectif car elle représente le tort causé par un ancêtre en punition de la désobéissance à une ordonnance tabou. Le malade - sauf cas d'ensorcellement par un ennemi - a nécessairement contrevenu, en tant qu'individu dont la vie est indispensable à celle de tous, à quelque une des innombrables prescriptions conditionnant l'intégrité de la force communautaire, de l'unité tribale. Naturellement, la dérogation a pu avoir lieu à l'insu du fautif. Mais malgré le caractère individuel de la faute pathogène, la maladie n'est pas conçue comme individuelle : c'est celle de tous, fixée dans un des membres de la tribu. On ne pourra donc la soigner que si tous sont représentés. Aussi les malades se rendent-ils chez le guérisseur - mais aussi à l'hôpital -accompagnés de leur famille, de membres du clan et même de leur bétail. Tout ce monde va participer au traitement qui resserrera son unité collective. Il faut ajouter que le patient en cours de traitement ne peut pas être nourri par un étranger, mais doit l'être par une personne du clan. Le clan qui l'accompagne manifeste tout entier des signes de souffrance : il pleure, gémit, chante la maladie sur le ton d'une mélodie funèbre, joue sa douleur sur des instruments divers".

¹⁵Gresset : "Les relations de transfert dans la médecine des cultures primitives". in : l'évolution psychiatrique, 1955.

Etude écrite d'après Jean Russillon, missionnaire chez les Bassa, tribu de race Bantoue, fixée dans le Sud-Ouest du Cameroun.

Parfois même, le souci de rétablir l'ordre cosmique troublé l'emporte sur le souci de guérir le malade. L'ordalie par une drogue dangereuse est un rite magique qui punit le criminel et le dénonce du même coup : plus encore que sa mort physique compte son retranchement de la communauté.

Parfois encore, en particulier dans le cas d'aliénation mentale, la guérison n'est pas recherchée car la maladie a alors valeur de sacrifice et doit donc être respectée. La guérir serait troubler l'équilibre nouveau introduit par le sacrifice accordé ; c'est un tribut que doit payer la communauté.

Pour faire cesser l'état d'impureté révélé par la maladie d'un membre du groupe, il est indispensable que celui qui a contracté la souillure avoue sa faute ; il n'y a pas alors, après l'aveu, désir de punition de la part de la communauté envers le coupable, mais sensation de soulagement. La confession est nécessaire ; sans elle, le mal continue son chemin et ne peut que risquer de s'étendre davantage. Dans la même pensée, un usage répandu veut qu'avant d'aller à la bataille chaque guerrier fasse confession entière et publique de ses fautes.

Dans certaines tribus indiennes d'Amérique du Nord, la confession en elle-même est employée comme moyen thérapeutique, depuis avant l'invasion des chrétiens, avec des variantes très intéressantes. ^{14 bis}

Identique était la conception moyennageuse de la maladie "punition de Dieu", conception qui est encore celle de certaines sectes, logiques avec elles-mêmes lorsqu'elles déclarent sacrilèges d'autres soins que les prières.

14 bis : Confession as cathartic therapy in american indian tribes by Weston La Barre ; in Magic, Faith, healing ; compiled by A. Kiev ; Free-Press, New-York, 1969

Le rôle du guérisseur ou devin consulté va donc être d'abord de trouver quel a été l'esprit qu'a irrité le coupable. Prenons par exemple ce qui a été décrit au Sénégal, dans la région du Cap-Vert, par le Docteur Collomb et son équipe : Le malade, par exemple un déprimé, va, avec son guérisseur de quartier, soit à l'hôpital psychiatrique européen, soit chez le devin ; c'est d'ailleurs en fait celui-ci qui juge de sa compétence ; s'il décide que la maladie est de son ressort, il pose sur ses autels domestiques une bassine pleine d'eau sur laquelle flottent des racines ; d'après les images qu'elles forment, il décrète que c'est tel esprit (appelé rab) qui est en cause ; s'ensuivent des cérémonies propitiatoires dont nous reparlerons et qui, par des techniques du verbe et du corps, vont réintégrer le malade dans la collectivité et reconcilier celle-ci avec les esprits ancestraux.

Chez nous ¹⁶, la superstition voulait que certains saints, pour punir ou éprouver, donnassent une maladie que seuls ils pouvaient guérir et qui portait leur nom. Le rôle du guérisseur local était alors de détecter quel était le saint en question et dans lequel de ses sanctuaires il fallait aller sacrifier. Ainsi, on avait :

le mal de Saint Jean ou Epilepsie ;

le mal de Saint Loup ou convulsions infantiles ;

le mal de Saint Mathurin ou démence ;

le mal Sainte Reine : blennorragie

16. D'après R. Lecotté : Recherches sur les cultes populaires ; in : Mémoires de la fédération folklorique d'Ile-de-France. 1953, p. 254.

Pour être efficace, le pèlerinage devait être effectué à telle église ou chapelle, telle fontaine, telle source et non point à une autre. Ainsi, dans les Côtes-du-Nord, c'est Saint-Nicodème, à St Glen, qui guérit les vaches souffrant du flanc gauche ; on prie St Fiacre, à la fontaine de Gournay, pour les coliques ; les galeux vont à la fontaine de Perret, dans le canton de Gouarec, pour y implorer St Ignace. Pour les maux d'yeux, on ira prier St Clair de Sermaise, ou St Lunaire, ou Notre-Dame de Clérin, ou Notre-Dame de la Clarté à Larfains.

Le Dr Paul Aubry¹⁷, médecin de campagne à St Laurent-en-Plérin, signale que St Léonard de Guingamp est souverain contre le fièvre, dans la tradition populaire : on ramasse en Mai des limaçons, sur les murs de la chapelle, aux abords du Calvaire, on en emplit un sachet qu'on suspend au cou du fiévreux ; la guérison obtenue, on rapporte le sachet et on l'enterre.

Pour déterminer l'identité de l'esprit à supplier, le devin tire les saints ; les techniques sont variées : chemise du malade trempée dans un seau d'eau, indiquant tel ou tel sanctuaire suivant qu'elle s'enfonce ou pas ; morceaux d'étoffes sur l'eau, un nom de Saint étant attribué à chacun ; ou technique analogue avec des morceaux de charbon de bois. Marcelle Bouteiller donne de nombreux détails, à ce propos, dans son livre sur la médecine populaire. La divination peut encore s'effectuer avec des feuilles mises à tremper dans de l'eau bénite, ou avec des chandelles : quatre femmes pèsent quatre chandelles et les rognent pour obtenir le même poids. On met ces chandelles aux coins du berceau, à chacune on attribue le nom d'un saint, on les allume, et devant chacune une femme prie ; à la première chandelle éteinte correspond le Saint à implorer.

17. P. Aubry : Médecine superstitieuse ; in : revue des traditions populaires, 1892, page 537 ; cité par M. Bouteiller.

En Basse-Bretagne, pour la guérison des plaies, on posait sur le mal un ver de terre, en pensant à un saint ; si le ver mourait rapidement, le diagnostic était bon ; sinon, on recommençait¹⁸.

Il faut rappeler, dans la lignée de cette conception punitive, la diatribe fameuse d'un pape du XIX^e siècle contre la vaccination antivariologique : la variole est un fléau que Dieu inflige aux hommes en punition de leurs pêchés et l'entraver est sacrilège pour ne pas dire démoniaque^{18 bis}.

18 : Y. Sébillot : Traditions de la Basse-Bretagne ; in : Revue des traditions populaires, 1905, p. 18; cité par Bouteiller.

18 bis : Le pape Léon XII, en 1820 : "Quiconque procède à cette vaccination cesse d'être le fils de Dieu. La variole est le jugement de Dieu... La vaccination est un défi à l'adresse de Dieu". En 1950, dans l'Isère, lors d'une épidémie de polyomyélite, un prêtre catholique a proclamé en chaire que la maladie était la punition du péché. (Entendu par le Dr. P. Lowys).

CHAPITRE IV : LA POSSESSION

A Lourdes, tout est rationnellement exécuté. C'est le miracle de la raison pure au service du mensonge.

Dr. T. Vallot,
19 bis

La possession par un esprit a des significations variables et parfois opposées suivant les cultures. Dans le christianisme et les autres sectes monothéistes en général, on exorcise la puissance maléfique afin de l'expulser du corps du malade ; dans le culte du Vaudou, la crise de possession est un état mystique, et non pure hystérie ; dans les cultures mélando-africaines, la possession est un phénomène normal pleinement intégré dans la conception que le groupe a de sa vie.

Attardons nous un peu à la description de cette thérapeutique sénégalaise liée aux cérémonies de danses de possession appelées en Wolof un N'doëp¹⁹

19 bis : Lourdes et l'illusion en thérapeutique, thèse pour le doctorat en médecine, 1955, Paris.

19 : d'après les études de l'équipe psychiatrique de l'Hôpital de Dakar, dirigée par le Dr Collomb ;

Ortiguès : Oedipe Africain, p. 156 ;

Collomb, Zempleni : in Psychopathologie africaine, 1965.

Le rab qui tourmente le malade est un esprit ancestral errant, mais il le tourmente parce qu'il l'aime et veut se fixer en lui ; le but de la cérémonie va être de faire alliance avec le rab, puis de le fixer dans un autel domestique construit ad hoc. On appelle samp le rite de fondation, comprenant trois éléments principaux : une consultation divinatoire, un sacrifice, la construction d'un autel. En donnant un nom à l'esprit errant, on lui donne possibilité de recevoir un culte ; en choisissant de posséder qui elle veut pour en extraire son propre nom, la puissance surnaturelle, à travers l'individu, fonde la vie religieuse du groupe tout entier. L'oracle de Delphes lui aussi donnait le nom de la divinité en cause, désignation qui rendait possible la construction d'un autel.

Lors de la consultation du devin, celui-ci avait trouvé la cause de la maladie ; il avait alors fixé la durée du N'doep (parfois une semaine), l'animal sacrifier ; il avait désigné les officiants associés, anciens malades entrés par un premier N'doëp dans la confrérie des possédés.

Comme dans la plupart des rites d'initiation (bizuthages des grandes écoles ; entrée dans les ordres religieux, dans les ordres plus ou moins fermés ou secrets du type maçonnique, dans les groupes qui se pensent supérieurs comme les troupes de choc, dans les groupuscules politiques extrémistes), le postulant subit une mort symbolique suivie de résurrection : chants, tam-tam, jeux d'instruments ; on bouscule, on frappe au besoin le patient pour en extraire le nom de l'esprit qui l'habite ; le malade se couche au côté de l'animal qui sera sacrifié, et il est alors couvert de sept percales et de sept pagnes ; les officiants chantent et frôlent les corps allongés avec deux coqs, un blanc, un roux. Bientôt le malade est saisi de tremblements, bientôt il se redresse, souriant, guéri.

Le possédé est désormais consacré au rab, il en est le prêtre ; un autel est alors érigé où l'ancien malade honorera cet esprit qui en échange lui donnera l'apaisement. La réintégration dans le groupe est accomplie.

Après cette cérémonie, les danses durent plusieurs jours, avec ci et là les transes convulsives d'un officiant. L'ancien malade, introduit par ce premier n'doëp dans la confrérie des possédés pourra dès lors officier dans d'autres danses similaires ; il faut cependant signaler que la danse n'est pas un élément absolument indispensable dans les rites de possession ; même là où elle est très utilisée, elle n'est pas considérée comme l'élément fondamental.

Il est également nécessaire de dire que les opinions diffèrent quant à l'interprétation à donner à ces guérisons par cérémonies de possession. Pour le Dr Price-Mars, le possédé est un mythomane hyper-émotif. Le Dr Dorsainvil, des Antilles, affirme qu'en thèse générale, parmi toutes les personnes profondément attachées au culte du Vaudou, particulièrement parmi les femmes, on retrouve avec une quasi permanence les stigmates hystériques ; que le vaudou est une psychonévrose religieuse raciale caractérisée par le dédoublement de la personnalité avec troubles fonctionnels pithiatiques.

Ce qui est dit pour le sujet soigné l'a été encore beaucoup plus souvent pour le soignant. Pour L.B. Boyer²⁰, le chaman est un hystérique et possède les traits de caractère de l'imposteur avec de vigoureuses fixations orales et phalliques. Pour Claude Lévy-Strauss²¹, la stimulation du magicien est du même ordre que celle que l'on constate dans les états de névrose.

La possession est l'état du guérisseur en action, dans la plupart des cultures. "Dans les sociétés à séances de possession, la possession est une conduite ouverte à tous ; les modalités en sont fixées par la tradition, la valeur en est sanctionnée par la participation collective"²¹.

20 in : The psychoanalytic study of society, vol. II, 1962 ; ed : intern. university Press, New-York.

21 : Introduction à "Sociologie et anthropologie", de M. Mauss, p. XVII, XVIII, XXI, par C. Lévy-Strauss.

Il faut cependant nuancer le jugement ²¹ : "Précisément parce que les conduites chamanistiques sont normales, il résulte que, dans les sociétés à chamans, peuvent rester normales certaines conduites qui, ailleurs, seraient considérées comme (et seraient effectivement) pathologiques. Une étude comparative de groupes chamanistiques et non chamanistiques, dans une aire géographique restreinte, montre que le chamanisme pourrait jouer un double rôle vis-à-vis des dispositions psychopathiques : les exploitant d'une part, mais de l'autre les canalisant et les stabilisant. Il semble en effet que, sous l'influence du contact avec la civilisation, la fréquence des psychoses et névroses tende à s'élever dans les groupes sans chamanisme, tandis que dans les autres, c'est le chamanisme lui-même qui se développe, mais sans accroissement des troubles mentaux."

On pourrait se demander si l'augmentation chez nous de la clientèle des charlatans à techniques imprégnées d'un décorum pseudo-scientifique ne correspond pas un : phénomène similaire, s'il n'y a pas là une soupape de sûreté pour esprits faibles affrontés à la violence du monde industriel, à la sécheresse de l'explication scientifique de l'univers.

Ce qui distingue cependant le guérisseur primitif du charlatan moderne, c'est que chez le premier il ne s'agit de toute façon jamais de supercherie pure. En général, la simulation du magicien est du même ordre que celle que l'on constate dans les états de névrose ; elle est par conséquent, en même temps que volontaire, involontaire. Mauss ajoute, à propos des sorciers de l'Europe catholique : Chez ces gens à la fois incultes, nerveux, intelligents et légèrement dévoyés qu'ont été partout les sorciers, la croyance sincère est d'une véritable ténacité et d'une incroyable fermeté.

Quand bien même la supercherie existe, et elle existe toujours ou presque, elle devient, étrangement, peu à peu inconsciente. Le guérisseur se dupe lui-même, comme l'acteur oublie qu'il joue un rôle. Et surtout, ce primitif guérisseur est troublé par les guérisons qu'il effectue avec les truquages que lui ont

enseignés ses maîtres, et rapidement il finit par faire abstraction sincère des-dits truquages. Devant l'efficacité de leurs propres cures, les quelques magiciens intérieurement sceptiques qu'ont pu rencontrer les ethnologues ont fini par vaciller et croire à leur magie qu'ils étaient bien placés pour savoir truquée. En tous cas, ils croyaient à la magie des autres ; et le guérisseur qui fait semblant d'extraire du corps d'un malade une pierre qu'en réalité il tenait en sa bouche, ce même guérisseur lorsqu'il sera malade acceptera la même thérapeutique venant d'un confrère.

De plus, la croyance du magicien et celle du public ne sont pas en fait de natures différentes, elles sont reflet l'une de l'autre, s'épaulent l'une l'autre, ne sont possibles que l'une par l'autre. La croyance en la validité de ces pratiques précède l'expérience à venir.

Deux anecdotes pour souligner ceci :

Devant une malade typiquement psycho-somatique, cliente de guérisseurs, j'ai essayé une fois d'utiliser les techniques chères à ceux-ci : l'effet fut nul car en allant chez le médecin ou chez le charlatan, le sujet est demandeur de ce qu'il sait qu'il va y trouver ; l'expérience inverse eut été aussi probante et une telle malade allant chez le charlatan en serait revenue déçue si elle s'était vue offrir sans comédie une ordonnance de médicaments honnêtes et connus.

Deuxième anecdote :

J'entendais l'autre jour une vendeuse dire à une autre : "Hier, j'ai pris les dragées que m'a ordonnées le médecin, mais aujourd'hui je n'en prends plus : on ne sait pas de qu'il y a là-dedans". Venant de la bouche d'une femme dont l'allure criait son habituelle confiance en les guérisseurs, il y avait là de quoi ravir les élèves psychanalystes, et leur permettre de sa gargariser d'ambivalence.

CHAPITRE V - LE NORMAL ET LE PATHOLOGIQUE

La parole est moitié à celui qui
parle, moitié à celui qui l'écoute.

Montaigne, livre III, Chap. XIII

Dans ses réflexions sur les indigènes de la Nouvelle-Guinée, Spitz²¹ remarque que notre type de société impose à l'individu de s'adapter à elles; chez certains peuples, c'est le groupe qui s'adapte à l'individu névropathique : les hommes homosexuels ont permission de s'habiller en femmes, il leur est accordé un rôle, un statut dans l'organisation du groupe. Ruth Benedict a bien dégagé, par l'ensemble de ses travaux, cette notion de la relativité du normal et du pathologique. La mégalomanie, attitude jugée pathologique dans notre société est au contraire recherchée et cultivée chez certains peuples, par exemple les Kwakiutl²² du Nord-Ouest de l'Amérique. On y va jusqu'à la destruction purement somptuaire des richesses accumulées, pour éclipser le chef rival. Dans certains potlatch, on doit dépenser tout ce que l'on a et ne rien garder. C'est à qui sera le plus riche et aussi le plus follement dépensier. Dans un certain nombre de cas, il ne s'agit même pas de donner et de rendre, mais de détruire, afin de ne pas vouloir même avoir l'air de désirer qu'on vous rende.

21 - cité par Bastide in : Sociologie et psychanalyse.

22 - voir M. Mauss "Essai sur le don", Davy: "Foi jurée", et bibliographie incluse, en part F. Boas et G. Hunt : ethnology of the Kwakiutl.

On brûle les maisons, et des milliers de couvertures pour écraser son rival, progresser et faire progresser sa famille sur l'échelle sociale²³.

Bastide conclut de ces faits : "Les activités paranoïaques si violemment exprimées par les Kwakiutl sont connues comme totalement mauvaises dans la théorie psychiatrique dérivée de notre culture ; c'est-à-dire qu'elles conduisent par diverses voies à la dissolution de la personnalité. Or justement ce sont les individus qui, parmi les Kwakiutl, ont au maximum ces tendances dans leur propre nature, qui sont les chefs de la société Kwakiutl et qui obtiennent la plus grande réalisation personnelle dans cette civilisation ". En somme, certains prisonniers de nos asiles seraient ailleurs honorés. Sans aller aussi loin, nous en voyons tous les jours de pareils qui dirigent voire des états, ou qui sont fêtés comme d'éminents artistes. Le schizophrène d'un peuple ou d'une époque est le sage ou le prophète d'un autre groupe ou d'un autre temps. Les phénomènes de possession par des esprits, de transes, de visions, de glosso-lalie ont été des formes d'expression acceptées par certaines cultures.

Pour s'en convaincre, il suffit de voir avec quelle facilité les si banales visions des adolescentes hystériques sont utilisées pour monter de fructueuses affaires de madones miraculeuses, en notre chrétienté d'aujourd'hui.

Il va sans dire qu'il n'est plus question de supposer que le primitif puisse être considéré comme plus ou moins un aliéné ; pas davantage ne peut-on envisager l'aliéné comme ayant régressé vers l'état de primitif. Il faut

23 Mauss. Essai sur le don. in sociologie et anthropologie, p. 201.

cependant signaler que le "syndrome d'automatisme mental", de De Clérambault, était comparé par lui au mode de pensée du primitif ; à cette pensée inférieure sous-jacente qui formait, en émergeant, l'essentiel de la psychose, il comparait la pensée analogique : dans les deux modèles, même pouvoir des images, des symboles, des couleurs, des signes, des mots, des nombres, des sons.

Bien évidemment aussi, autant il est sain qu'un individu soit en accord de pensée avec la culture du moment et du lieu où il vit, autant il est pathologique dans une civilisation rationaliste d'adhérer aux croyances de peuplades superstitieuses ou d'époques primitives. Quiconque, au moyen-âge, croyait aux sorcières et aux démons partageait la certitude générale et n'était donc pas superstitieux. Quiconque, aujourd'hui, préfère l'eau de Lourdes au Rimifon, est un fou dangereux.

Zucker²⁴ pense qu'il existe des relations entre la superstition et certains états de schizophrénie consistant seulement en une modification peu apparente de la personnalité, si bien que les individus atteints sont considérés comme de simples originaux et que l'ampleur de la discordance n'apparaît souvent qu'à l'occasion d'une sortie hors du milieu habituel et habitué. Les idées aberrantes et superstitieuses exercent sur ces sujets une force d'attraction tout-à-fait remarquable ; ces malades se pressent autour de tout ce qui porte l'étiquette d'occulte, de mystérieux, de miraculeux, d'inexplicable ; on les trouve dans les camps de tous les extrémismes, et les époques troublées les font s'épanouir au-dessus des assemblées tumultueuses. Ils font le gros des prédicateurs itinérants, des partisans de sectes bizarres ou hors de lieu, les fanatiques de tel type d'alimentation, les artistes maudits d'une société qui n'ose plus en maudire.

24 C. Zucker : psychopathologie de la superstition. Payot, éd., 1952 ; p. 221.

Bon nombre d'entre eux, convaincus et sincères, tirent profit de leur folie, moins bien il faut le dire que les charlatans sains d'esprit : ils sont tireurs d'horoscope, géomanciens, astrologues, sourciers, cabalistes, radiesthésistes, magiciens, phrénologues, physiognomonistes, guérisseurs.

La mentalité magique et la mentalité mystique apparaissent ou réapparaissent quand l'élaboration rationnelle n'existe pas ou s'efface. Pour les automatismes de la vie courante, point n'est besoin de cette structure droite de la raison, mais la rigueur de toute vraie pensée est rendue impossible par son absence ; bien entendu, le malade n'en peut avoir conscience et on ne peut évidemment lui en faire prendre conscience. D'où la rigidité de ses convictions. Les déficiences de la pensée s'allient généralement à des déficiences des sensibilités, association caractéristique de la schizoïdie : d'où le caractère vague des concepts, l'amour du symbolisme, l'exagération ridicule dans l'expression des idées. En même temps, une espèce de monotonie se dégage du monceau énorme de fatras que constituent les innombrables publications de ces malades : qu'ils démontrent la réalité des ectoplasmes, des ondes N ou des apparitions de Fatima, on a toujours l'impression désagréable d'être dans le même monde étouffant de la folie raisonneuse.

Certains ethnologues des années vingt (Schilder, Storch) établissaient un parallèle entre la pensée schizophrénique et la pensée primitive : notions de forces occultes agissant à distance, de pouvoir magique, de principe vital, d'identité de l'image et du réel. Pour l'école italienne de la fin du siècle dernier (Tanzi), l'idée délirante est l'idée normale du sauvage : parce qu'il ne croit pas au hasard et cherche partout des intentions, il est comparable à l'interprétant paranoïaque ; la peur du sortilège le conduit souvent, comme le persécuté, à préparer lui-même ses aliments, à se cacher pour les avaler. Comme la pensée pathologique, la pensée sauvage dispose d'une pléthore de signifiant. Freud appellera la névrose obsessionnelle maladie des tabous, retour de l'homme à un

stade infantile calqué sur un stade infantile de l'humanité. Aubin²⁵ suppose que les conduites nées des premières expériences de l'enfance, profondément imprégnées de stimuli affectifs, se fixent par l'imitation et les traditions dans les sociétés peu évolutives. Elles s'estompent sous l'influence de la pensée rationnelle ou survivent sous des formes dégradées. Elles réapparaissent et s'organisent dans les structures psychopathologiques²⁶.

Le caractère sain du superstitieux sauvage et le caractère pathologique du mystique des civilisations cartésiennes trouvent en quelque sorte leur point de rencontre dans la personnalité de beaucoup de guérisseurs primitifs et en particulier des chamans.

Le chaman a été dans l'enfance un hypernerveux en même temps qu'un rêveur, d'une intelligence supérieure à la moyenne, sujet à des crises de grand mal ; dans une société où de tels éléments de la personnalité ne demandent qu'à être hypervalorisés, pas étonnant qu'il se surdéveloppent.²⁷ Comme les sorciers de notre moyen-âge, chez qui on cherchait et trouvait des zones d'anesthésie et des stigmates, les chamans ont des caractères hystériques marqués. Des gestes brusques, une parole saccadée, des dons oratoires, un regard étrange sont des éléments qui les font craindre et au'ils cutivent, caractères qui seront portés jusqu'à l'insupportable lors des transes cérémoniales. S'il n'est pas un pur imposteur, il n'empêche que l'imposture demeure un trait constant de son art car la supercherie, la ventriloquie, la prestidigitiation sont constamment liées à ses travaux. Plus il est intelligent, plus grand charlatan il est.

25 H. Aubin : L'homme et la magie, p. 233 éd. Desclée de Brouver, Paris 1952.

26 voir Freud : psychopathologie de la vie quotidienne. L'édition Payot de poche ; p. 273-6.

27 voir Mauss : Théorie générale de la magie, pages 19 et suivantes (P.U.F.) et Webster : La magie dans les sociétés primitives : pages 456 et suivantes. (Payot)

Les exemples de ces trucs sont nombreux ; au cours d'une séance, un chaman malais, en transes, censé être possédé par un esprit, gardait assez d'esprit pour faire sa révérence à la famille royale.

Ces individus qui ont tout intérêt à cultiver leurs tendances névrotiques sont de plus, dans nombre de sociétés, soumis à des épreuves d'initiation terribles et capables à elles-seules de névroser un homme sain : il est une peuplade où le futur initié doit rester trois jours, sans manger ni boire, attaché corps-à-corps au cadavre d'un homme qu'il a tué²⁸.

Les méthodes utilisées par les médecine-men sont plus variées qu'il n'apparaît à première vue ; ces hommes jugent vite et bien du psychisme de leurs clients, du caractère de la maladie ; bien souvent, ils envoient à l'hôpital les malades dont ils savent qu'ils ne sont pas de leur ressort. Pour leurs cures, ils possèdent parfois une riche pharmacopée et une connaissance étendue des plantes médicinales. Ceci dit, là-bas comme ici, autrefois comme aujourd'hui, la maladie psychosomatique est reine ; au maximum, on aboutit à l'hystérie, si spectaculaire et par ses manifestations, et par ses guérisons toujours publiques et bruyantes.

A Carthage, les tablettes témoignant de guérisons dues à la déesse Tanit se comptent par milliers. Galién pouvait écrire que "les temples d'Esculape nous fournissent la preuve que beaucoup de maladies graves peuvent guérir uniquement par la secousse qu'on imprime au moral". Quant aux grottes miraculeuses de chez nous, nos neurologues n'hésitaient pas à y envoyer certaines hystériques dont ils voyaient bien que c'était là qu'elles voulaient donner le spectacle de leur guérison. Tout autour du monde, tout au long de l'histoire, ces guérisseurs, leurs malades et leurs cures se ressemblent, sous les variantes locales.

28 : R.P. Trilles : Le totémisme chez les Fân, 1912.

Sur les hauts-plateaux andins²⁹, les indigènes craignent au plus haut point la "maladie de la peur" ou Mal de Susto. Ceux qui en sont atteints demeurent inertes, immobiles, comme cataleptiques. Le médecin de formation occidentale est pratiquement certain d'échouer, s'il tente la cure de cette affection ; le curandero local réussit la guérison en quelques minutes.

De Martino³⁰ décrit ainsi une des phases de la danse des tarentulés, cérémonie de guérison pratiquée dans l'Italie du Sud et à propos de laquelle il a écrit deux très beaux livres : "Vers dix heures, aux premiers accords des musiciens, la tarentulée resta immobile sur son lit, mais dès qu'on attaqua la tarentelle, elle poussa un cri aigu et son corps se tendit en arc, marquant ainsi l'ouverture de la journée rituelle. C'était l'arc hystérique classique, tel qu'il est décrit dans les manuels : le corps arqué reposant sur les talons et sur la nuque hypertendue, les bras en demi-flexion. Le pont ainsi formé dura quelques secondes, puis la tarentulée retomba sur le dos, mais elle était désormais parcourue par l'onde sonore car elle remuait en mesure, ses jambes, ses bras, tout son corps suivant la musique, prête maintenant à danser"... "Quant à l'épisode final de la grâce, elle disait avoir soudainement entendu la voix du saint qui, d'un ton grave et en dialecte, lui avait murmuré distinctement à l'oreille : "je te fais la grâce". Il s'agit de St Paul, protecteur des tarentulés ; la malade était une jeune paysanne, ayant eu un premier amour rompu par le fiancé, et qui était demandée par un autre prétendant qu'elle agréait mal.

29. P. Braun, op. cit.

30. De Martino, La terre du remords, p. 72.

Voici encore un exemple rapporté par un missionnaire et cité par Gressot³¹ ;

Une femme était paraplégique depuis onze ans. Les catéchistes lui apprennent à lire et elle lit les récit de guérison de l'Evangile.

Unjour, elle dit au missionnaire :

" tu peux me guérir.

- Non je ne le pourrais pas.

- Tu es le représentant de la religion qui dit que tu peux. Baptise-moi et je guérirai.

- A la suite de quoi as-tu été malade ?

- J'ai eu un enfant mort-né, et l'ancêtre m'a dit : "tu ne marcheras plus". Baptise-moi, donne-moi un nom de ta tribu et un nom de ton Dieu."

Transportée à la rivière, la femme est baptisée par immersion. Aussitôt, elle se lève et marche.

Que s'est-il passé au niveau de ses croyances : la collation d'un nouveau nom lui a insufflé une autre personnalité et lui a permis de s'individualiser vis-à-vis de la collectivité. N'appartenant plus à la tribu, sa culpabilité en fonction de cette appartenance tombait. Elle cessait de relever de l'autorité de l'ancêtre et le ressort qui entretenait le processus de conversion hystérique se détendait du même coup.

Dois-je rappeler que tous les jours, dans nos hôpitaux, nous opérons des cures-minute de ces types, chaque médecin ayant sa technique préférée, de l'impassibilité immobile à la frénésie déchaînée en passant par la drogue soi-disant rare ou le choc électrique. Montaigne³² lui-même avait essayé et réussi une telle cure sur un de ses amis ; il décrit le détail de la chose et conclut :

31 in Evolution psychiatrique, 1955, p. 267.

32 Livre I, chapitre 20.

"ces singeries sont le principal de l'effect, nostre pensée ne se pouvant desmesler que moyens si estranges ne viennent de quelque abstruse science : leur inanité leur donne poids et révérence... Si l'action n'est vicieuse, la route l'est".

Les pouvoirs attribués à un Saint, officiellement canonisé, valent enfin en quelque mesure pour de pieux personnages sur lesquels l'Eglise ne s'est pas prononcée, en général d'ailleurs parce qu'elle les ignorait. En 1830, mourait à Saint-Mayeux (Côtes-du-Nord), un jeune vicaire, l'abbé Gilles Proderoy, dans sa trente et unième année. Il était originaire de Gommech. On eut des preuves de sa sainteté le jour, entre autres, où une jeune fille assistant à une messe par lui célébrée fut guérie sur le champ d'une grave maladie. C'est pourquoi les fidèles allaient sur la tombe du vicaire et ramenaient de la terre prélevée sur la sépulture ; cette terre appliquée sur l'endroit malade, avait une efficace action thérapeutique.³³

Ce genre de faits est archi-connu des médecins, et était très à la mode dans les hôpitaux depuis Charcot et son école jusqu'à l'après grande-guerre avec ses névroses pithiatiques étudiées dans tous les pays belligérants, et chez nous en particulier par Babinski. On n'en est que plus stupéfait par l'attitude primaire d'Alexis Carrel, prix Nobel de Médecine, devant les truquages de Lourdes. Bien que l'écrit soit posthume³⁴, étant donné les titres du personnage, on est en droit de parler d'attitude délirante, bien que le livre soit présenté sous forme de récit littéraire.

Le cas décrit, et diagnostiqué péritonite tuberculeuse, est typique d'une affection maintenant bien connue depuis les études de Dèchenau et Mattrais en 1916, Pehu, Roussy, Boisseau et Cornil en 1917 : catiémophrénose ou gros ventre pithiatique : ventre distendu comme celui d'une femme à terme, amaigrissement important, parfois même pigmentation de certaines zones cutanées ; le diaphragme est contracté en position basse et l'affection est curable par persuasion.

33. Bonnemère, cité par M. Bouteiller, op. cit., p. 45.

34 Dr. A. Carrel. Le voyage de Lourdes. Plon 1954 (le voyage en question date de 1903).

VI - LES TECHNIQUES

L'expérience est proprement
sur son fumier au sujet de la
médecine, où la raison lui
quite toute la place.

Montaigne, livre III,
Chapitre XIII

Un juif yéménite vint voir un sage³⁵ pour se plaindre de ce que sa maison était pleine de souris, et lui demanda une amulette contre les souris. Le saint homme écrivit une formule, la tendit et recommanda de l'attacher au cou d'un chat à garder dans la maison, faute de quoi l'amulette serait inefficace.

Cette histoire vraie montre que, dans sa grande sagesse, le magicien sait, à l'expérience et aux moyens techniques efficaces, allier la poudre aux yeux et l'humour.

La plupart des peuples primitifs ont une connaissance très fine et très étendue des plantes qui les entourent, et de leurs propriétés. Chez certains, les enfants mêmes sont capables de distinguer jusqu'à deux ou trois cents plantes différenciées parfois sur des nuances subtiles. Les medecine-men sont, bien sûr, les plus savants en la matière, et comptent peut-être plus sur l'effet de ces plantes que sur les simagrées accomplies autour du malade.

35 : Le "mori" est chez les juifs du yémen un lettré, un chef religieux, un juge, un enseignant et un médecin.

D'après l'étude de Joseph Ph. Hes, p. 371 de Magic, faith and Healing ; éd : free press, New-York ; éd. de 1969.

Cependant, quand il s'agit d'une maladie longue et grave, tout se passe sur le plan mystique et les remèdes n'agissent plus par leurs qualités intrinsèques.

Porté à son extrême, cet élément essentiel a conduit à négliger entièrement la science des plantes, chez certains peuples : d'après Webster (op. cit., p. 455), au Congo Belge, en Afrique du Sud, la foi en la sorcellerie a conduit à empêcher l'art de guérir au moyen de médecines, et il n'y a là quasi pas de connaissance des plantes médicinales ; ces cas sont cependant assez peu fréquents.

Les indiens du Sud-Est des Etats-Unis d'Amérique font des phénomènes pathologiques la conséquence d'un conflit entre les hommes, les animaux et les végétaux³⁶. Irrités contre les hommes, les animaux leur ont envoyé les maladies ; les végétaux, alliés des hommes, ripostent en fournissant les remèdes. Le point important est que chaque espèce possède une maladie ou un remède spécifique : ainsi, selon certaine tribu, le chien envoie les vomissements, l'ours les maux de ventre, la loutre la jaunisse, l'écureuil l'épistaxis.

Les chamans sibériens ont accumulé au cours des âges une somme considérable de remèdes animaux et végétaux. Certains sont sans doute efficaces et ont été retenus par expérience ; d'autres ont résisté à l'expérience, liés qu'ils sont à des conceptions analogiques et magiques. Les symbolismes multiples, les notions de semblables et d'opposés jouent beaucoup dans les vertus attribuées aux éléments utilisés. En plus, très souvent sont ajoutées des règles compliquées de cueillette, de préparation, et bien sûr d'utilisation : La plante, par exemple, doit être arrachée telle nuit, à telle heure après le lever de la lune, près de tel arbre, avec certains doigts, en tenant dans l'autre main un objet donné, en disant une formule consacrée, après avoir accompli un rite précis.

36 Claude Lévy-Strauss : La pensée sauvage. p. 217.

Les mêmes précautions existaient chez nous dans la médecine traditionnelle par les plantes, utilisée dans les campagnes : herbes de la Saint-Jean cueillies pendant la nuit sacrée du 23 au 24 Juin, avec tout un rituel magico-religieux. Viennent s'y ajouter parfois des notions d'influence des phases de la lune, de relation avec les signes zodiacaux, ce à toutes les phases du processus : prendre la tisane au premier jour du croissant, appliquer la mixture sur l'omoplate gauche, un demi quart d'heure avant que la lune commence. En Bretagne, l'homme, les animaux, les plantes, les minéraux, les astres, les phénomènes naturels sont répartis en deux séries opposées et parallèles : Dieu - Satan, homme - singe, cheval - âne, abeille - guêpe, vigne - houx, blé - ivraie, soleil - lune, pluie - grêle, jour - nuit, or, argent - cuivre, plomb. Certaines de ces entités, en dépit de leur connotation maléfique, sont utilisées en vertu de l'idée que l'auteur du mal peut le guérir. D'autres parties du rituel utilisent les forces des contraires : "Par Dieu et par le Diable, os, reprend ta place" (formule utilisée dans le Sancerrois contre les foulures).

Par cette intégration dualiste d'éléments antithétiques, l'homme s'efforce d'ordonner le cosmos, de le rationaliser par une répartition en catégories empreintes d'observations et d'affects. Dans la systématisation des rapports qu'elle établit, la pensée primitive utilise des équivalences : autrefois, contre les hémorroïdes, le breton absorbait du marron d'Inde bouilli dans du lait ; aujourd'hui, il suspend le marron à son trousseau de clefs.

Jusqu'à très près de nous, et même plus que probablement jusqu'à nous et au-delà, ces notions ont agi ~~même~~ sur la médecine savante, ce qui n'était après tout qu'un rendu pour un prêté. Arnozan³⁷ évoque l'emploi de la lumière rouge pour soigner la rougeole, la scarlatine, l'eczéma ; cette technique était encore signalée, en 1964, dans l'Hérault³⁸, illustrant ces persistances dans la médecine populaire de pratiques abandonnées par la médecine savante.

37 Précis de thérapeutique, 1907. Collection Testut. Ed. Doin, p. 597.

38 Bouteiller. op. cit.

Autre exemple : la poudre de vipère fait encore partie de la matière médicale populaire, en certains coins reculés de nos campagnes. Au début du siècle, on l'utilisait même contre la variole. Or c'est là un médicament que la médecine officielle des siècles passés prisait fort. Bien entendu, on lui prêtait d'abord grande efficacité contre les morsures de vipère (je dois dire en passant que je suis étonné que l'un de nos verbeux "philosophes" et littératroces n'ait pas encore déliré sur les rapports subconscients entre nos modernes vaccinations et ces antiques traitements du mal par le mal)/ Dans la lettre à son fils du 8 juillet 1685, Madame de Sévigné écrivait : "C'est aux vipères que je dois la pleine santé dont je jouis ; elles tempèrent le sang, le purifient, le rafraîchissent." L'eau-de-vie de vipère est encore utilisée dans certaines provinces, aujourd'hui, comme vulnérable.

Bouteiller (op. cit., p. 192) cite la médication suivante, utilisée encore en 1963, dans le Saumurois, contre la bronchite : lait très chaud où a infusé gros comme une noix de crottes de chien bien blanches et bien desséchées; pour obtenir de telles crottes, nourrir le chien avec de vieux os. Or, la pharmacopée ancienne utilisait beaucoup cette matière ; le Codex du XVIII^e siècle l'appelait album graecum et les vertus qu'on lui accordait étaient nombreuses : sudorifique, fébrifuge, vulnérable, hydragogue, spécifiques des écoulements, des angines, des pharyngites, propre pour la pleurésie et les coliques.

A signaler d'ailleurs que certains remèdes utilisés par les indigènes des pays lointains ont fait beaucoup écrire quant à leur ressemblance avec des méthodes savantes de chez nous, jusqu'à ce qu'on s'aperçoive qu'en fait il s'agissait d'une déformation de celles-ci et que l'usage desdits remèdes était récent.

Bachelard ³⁹ parle, avec un curieux embarras et une gêne évidente, du

39 La formation de l'esprit scientifique, p. 178-180.

substratum dévoilé par la psychanalyse quant à l'utilisation des excréments par les pharmacopées anciennes et primitives. La psychanalyse a d'ailleurs et depuis longtemps envahi l'ethnologie car il est trop évident que riche y sera la moisson. Les freudiens peuvent en effet aussi bien, par exemple, établir les rapports possibles entre l'utilisation médicale des matières fécales et le "stade anal", que les liens entre paranoïa et superstitions, entre névrose obsessionnelle et magie.

Freud dit dans "Totem et Tabou"⁴⁰, : "l'animisme est un système intellectuel, la première théorie complète du monde". Il établit que "le principe qui régit la magie est celui de la toute-puissance des idées", et il montre en quoi c'est là aussi un caractère des névroses. Les névrosés vivent dans l'affectif ; pour eux, la force des pensées est plus importante que les forces du monde environnant, le monde intérieur transfigure la réalité des faits vécus.

Ailleurs, il établit d'autres rapports qui existent entre paranoïaques et primitifs de tous genres : les uns comme les autres sont des interprétants perpétuels et "voient dans le hasard un moyen par lequel s'expriment certaines choses extérieures qui leur sont cachées". Il pense que la conception mythologique du monde n'est autre chose qu'une psychologie projetée dans le monde extérieur ; que les primitifs et les croyants de toutes les religions ont donné une solution anthropomorphique au problème de l'univers. D'où cette formule⁴² : "La religion n'est qu'une névrose de l'humanité".

Quand une religion se meurt, qu'elle est en désaccord avec la pensée de l'époque, quand ceux qui s'y adonnent encore peuvent à bon droit être rangés aux côtés des innombrables sortes de superstitieux, le terme de névrosés est applicable à ses sectateurs attardés, surtout lorsque leur culte concerne

42 S. Freud, Moïse et le monothéisme. p. 87.

40 : p. 101 - 103

essentiellement les formes inférieures de la religion: sous cette étiquette peuvent être placés les cultes des miracles. Comme l'autre, "je suis obligé d'avouer que je fais partie de cette catégorie d'hommes indignes devant lesquels les esprits suspendent leur activité, et auxquels le suprasensible échappe, de sorte que je ne me suis jamais trouvé capable d'éprouver quoi que ce soit qui put faire naître en moi la croyance aux miracles". Je trouve surtout qu'il faut avoir l'esprit curieusement conformé pour vivre dans notre monde industrialisé, avec tout ce que cela implique de connaissances scientifiques, et pour croire, en même temps aux vertus surnaturelles de l'eau et de la parole ; une telle dichotomie est pathologique ; une telle faculté de ne pas voir ce que l'on a devant les yeux est pathologique ; un tel manque de jugement est pathologique, dans une société cartésienne.

Ce qui est vrai pour la croyance aux miracles l'est aux mêmes titres pour la croyance en les ondes mystérieuses des occultistes de tous bois, en les médecines non moins mystérieuses et miraculeuses des guérisseurs de toutes espèces, qui ont en commun de tout savoir sans jamais avoir rien appris : comme la Noblesse, le "don" tombe du Ciel : comme dit Sournia⁴³, de tous temps l'humanité a compté des savants désolés de leur ignorance, et des incultes omniscients. Renan avait dit plus brutalement : "La bêtise humaine à elle seule donne une idée de l'infini".

Qui dit bêtise suppose des degrés dans l'intelligence, ce qui suppose dans notre monde axé sur l'argent, l'exploitation des inférieurs par les plus malins. Dans notre monde, dis-je, car les observateurs s'accordent à reconnaître le désintéressement de la presque totalité des guérisseurs paysans authentiques

43 J. C. Sournia : Mythologies de la médecine moderne, p. 21.

et des medecine-men des peuples sous-développés. Le charlatanisme, nous le savons bien, n'est hélas pas toujours cantonné à la seule médecine non officielle, et si nous avons déjà dit un mot des homéopathes et acupuncteurs de tous poils, il nous faut bien parler un peu des cures thermales. Que certaines soient efficaces, c'est probable, mais c'est l'exception. En fait, on touche surtout la partie psycho-somatique des maux, on met les malades au repos, au calme et au régime, on les fait bénéficier d'un matériel et d'un personnel spécialisés. Les pays de l'Est l'ont si bien compris qu'ils n'accordent aucune spécificité à telle ou telle station ; par contre, chacune est un centre de soins intensifs où l'on profite de la disponibilité du curiste pour lui faire un bilan complet. Ceci dit, je veux bien que la sécurité sociale aille au secours des hôteliers, mais je trouve mauvais que la Faculté donne à ses étudiants des cours charlatanesques, et ce disant je mesure mes mots car je ne pense pas qu'on oserait imprimer ce que j'ai entendu professer.

Ce culte des sources remonte probablement à nos plus lointains ancêtres ; d'une antiquité plus proche viennent sans doute les notions de valeur purificatrice de l'eau, de libations aux sources sacrées, de voyage d'où le héros revient revigoré, initié"⁴⁴. Plus près de nous, au XVIIème siècle, le médecin Guillaume Granger⁴⁵ lance une affirmation reprise avec enthousiasme par les agents publicitaires des stations thermales, à savoir que les métaux que nous avons entre les mains sont dégénérés par rapport à ce qu'ils étaient en leurs gites naturels où ils étaient "sous la tutelle et protection de la nature". Un de ses contemporains dira que le métal "tiré de la terre, de laquelle il ne reçoit plus de nourriture, peut être comparé en cet état à l'homme vieux, décrépi".

44. Bachelard L'eau et les rêves.

45. Paradoxe que les métaux ont vie. Paris 1640, p. 18.

Nous concluerons sur ce chapitre par l'opinion du docteur Rabelais⁴⁶ sur l'origine des sources thermales : "...car la résolution est aisée, et n'en faut enquester davantage que leddits bains sont chaulx parce qu'ilz sont issus par une chaulde pisse du bon Pantagruel."

Remarquons enfin que, de même que les charlatans suivent les modes scientifiques, utilisant ondes, puis atomes, de même nos sources thermales ont presque toutes tendances à proclamer leur radioactivité, sans spécifier qu'il y a sans doute autant ou plus de rayonnement dans n'importe quelle honnête eau de robinet, ou dans les carottes de votre jardin. Ceci fait partie du phénomène nouveau qu'est l'abrutissement sciemment voulu et scientifiquement organisé par propagande ou publicité. Autrefois, il n'y avait qu'une sottise naturelle, sauvage, saine en quelque sorte ; aujourd'hui, nous avons une culture de la sottise, et Dieu sait si la culture a fait des progrès. Des savants ont inventé, des techniciens ont mis au point des appareils très compliqués, pour qu'enfin chaque citoyen puisse être atteint par le mensonge habile et la bêtise militante. L'imprimerie rotative sert à imprimer France-Dimanche et ses horoscopes, la télévision sert à la propagande des sources miraculeuses et des guérisseurs marrons. Le résultat peut se juger au mieux aux Etats-Unis où un peuple d'excellents techniciens est par ailleurs infantile dans le mauvais sens du terme, et se livre à des milliers de sectes aberrantes et grotesques.

Certes, l'individu d'aujourd'hui a quelque excuse, qui est obligé de s'adapter plusieurs fois en sa vie à des conditions matérielles et spirituelles en évolution ultra-rapide ; or, "la névrose est le signe d'une discordance entre l'individu et son milieu"⁴⁷.

46 Pantagruel, Chapitre XXXIII

47 F. Alexander. Principes de psychanalyse. Payot 1952.

Qui ignorerait que nous ne sommes qu'au Moyen-Age de l'humanité pourrait croire la boucle fermée qui verrait se rejoindre en les mêmes croyances, les mêmes mythes, les mêmes rites, des peuples de l'âge de pierre et ceux qui vont dans les étoiles. Si bien que l'on peut presque indifféremment appliquer aux uns ou aux autres la formule de Marx : "La religion est le soupir de la créature accablée par le malheur", ou celle de Frazer⁴⁸ : "par religion, j'entends l'activité propitiatoire et conciliatrice exercée à l'égard des forces supérieures à l'homme, qui sont regardées comme dirigeant et contrôlant le cours de la nature et la vie humaine."

Car d'une part, par la foi qui soulève les montagnes (Evangile selon St Marc); l'homme participe à la toute puissance de Dieu ; d'autre part, si la magie utilise largement le surnaturel, elle ne le considère pas comme libre ; elle commande aux forces occultes quand elle pense être en possession des lois qui les régissent.

47 F. Alexander. Principes de psychanalyse. Paris 1952.

48 Frazer. Le rameau d'or. 2,1, p. 63.

CHAPITRE VIII : SYMBOLES

Cours,

Le vieux monde est derrière toi.

Murs, Mai 68

Un médecin⁴⁹ pouvait écrire naguère : "Erigeant en principe leur indifférence thérapeutique, les médecins les plus officiels ont tacitement décidé de se borner au rôle d'experts capables de donner un avis sur la nature des lésions anatomiques qu'on trouverait à l'autopsie, la place exacte de la manifestation morbide dans la nosographie admise. La thérapeutique n'est qu'une concession faite à l'attente du client." Si, avec l'apport puissant que les chimistes ont mis à la disposition des médecins sous la forme des antibiotiques, cette attitude des patrons a changé, par contre le médecin de famille a subi une poussée en sens inverse, à son corps défendant : écrasé par d'innombrables flots de paperasses multicolores, bousculé par un tarif unique de Prisunic, il est obligé de laisser la médecine psycho-somatique aux mains des guérisseurs, libres de leurs prix, libres de leurs déclarations de revenus.

49 Allendy : Essai sur la guérison. 1934, p. 1.

D'autant qu'une coutume, qui nous vient d'Amérique, commence à s'implanter. qui consiste à attaquer en justice, pour un oui ou un non, le médecin, que l'on sait assuré. Or, le médecin craint les procès car ils sont sa ruine, tandis que le guérisseur les bénit car ils sont sa publicité. Et pour le médecin, attaquer le guérisseur, si nocif qu'il soit, c'est blesser l'affectivité collective.

La maladie est la caricature du social ; et le squelette du social est le symbolique des rapports, interhumains mais aussi entre homme et nature, entre homme et culture, entre homme et langue et cultures. Et quelqu'un a pu conclure : "Le trouble psycho-pathologique n'est accessible qu'au langage des symboles"⁵⁰

Bruno Bettelheim nous rappelle que dans les camps, ceux qui acceptaient en leur esprit le symbole de la supériorité allemande, ceux-là mouraient rapidement : le langage des symboles avait joué, introduit un trouble psycho-pathologique qui rapidement avait détruit le soma.

De même, le symbolisme des rapports sociaux jouait pour ajouter une valeur magique à la médication offerte par les "bienfaiteurs du village" : curé ou châtelain, prêtre ou aristocrate. Symbolique encore, et d'autant plus puissants que d'origines perdues, sont les usages de rites ou d'éléments par nombres "sacrés" : "faire bouillir pendant trois heures, trois poignées de Laurier Palme, trois poignées de guimauve, trois poignées d'horties, frictionner de cette lotion trois fois par jour"⁵¹. Bien d'autres exemples sont citables utilisant les chiffres 13, sept, les couleurs noire, rouge ; pour les Bouriates, l'on trouve sept vertus thérapeutiques dans la chair de l'ours, cinq dans le sang, neuf dans la graisse, treize dans la cervelle, dix sept dans la bile, trois dans le poil ; une telle science répond d'abord à des exigences intellectuelles, symboliques ; il s'agit d'introduire une explication ordonnée de l'univers, de rassurer

50 Desoille : le rêve éveillé

51 : Bouteiller. op. cit. p. 190 : recette donnée en 1963, par un guérisseur, contre l'arthrite.

par là. Le même genre de rapprochements analogiques a fait employer depuis la plus haute antiquité les vins généreux pour corriger une hémorragie ; et aujourd'hui encore, c'est à la même forme de pensée que se rattache l'utilisation préférentielle du mercurochrome par les mères de famille. Ces profondes couches de pensée analogique, accumulées par les siècles, et à peine masquées par un mince vernis rationnel et scientifique, expliquent notre attirance instinctive pour la pensée mystique. Depuis les premiers récits des voyageurs, l'homme occidental a été fasciné par les croyances morales et par les coutumes médicales des peuples lointains. Cependant, nous en sommes déjà trop loin pour ne pas regarder de l'extérieur ces conceptions du monde, d'où notre langage pour en parler car l'on appelle mythe la certitude de l'autre, à laquelle on est soi-même fermé. Pour ce qui est de notre propre société, il nous est difficile de nous en détacher suffisamment pour en définir les mythes, hors les époques de rupture et de pluralisme. Le propre du mythe régnant est d'être un sens commun, d'imprégner le langage, les rapports symboliques.

Les primitifs d'ailleurs et d'ici, d'hier et d'aujourd'hui, se rencontrent sur un point incontesté, à savoir la réalité de la magie : pour eux, aucun individu sain d'esprit ne peut douter de son terrible pouvoir ; ils se meuvent dans un univers où tout, sentiments et actions, paroles et faits naturels, a une signification magique. Ils adhèrent à ce système avec le sentiment tranquille de la vérité possédée, qu'ils soient pygmées vivant au fond des forêts ou spirites conduisant leur auto. Les doctrines astrologiques ont été pendant des millénaires un système de vérité indiscutée permettant une interprétation cohérente et rigoureuse, incontestable ; les faits se rangeaient d'eux même dans le système, confirmant à tout moment la conviction. Pendant dix huit siècles, des milliers d'individus ont vu le diable et un tel nombre de témoignages font que le diable est le personnage dont l'existence a été la mieux démontrée.

C'est avec la même forme d'esprit que les croyants viennent témoigner en faveur des miracles et des guérisseurs, apportant chaque fois, de bonne foi,

une abondante moisson de faits, sans se rendre compte que cette surabondance même est déjà suspecte. Comme dit Jean Rostand⁵² : "J'aspirerais à rencontrer le fait qui m'inviterait à réviser ma philosophie de l'univers. Pour un seul de ces petits phénomènes qu'enregistrent nonchalamment les métapsychistes, je donnerais toute la science et ses spéculations fécondes".

Si l'on songe qu'une littéraire en vogue, Louise de Vilmorin, pouvait divaguer à la radio sur des fantômes qu'elle avait vus ; si l'on songe que c'est à Moscou qu'eu lieu un récent congrès de télépathie, on peut comprendre la facilité avec laquelle le peuple allemand tout entier a accepté de faire surgir et s'épanouir la démence sous-jacente que chacun de nous refoule.

C'est parce que le danger est toujours aussi présent qu'il n'est pas admissible de laisser, paresseusement ou par lassitude, sévir les malfaiteurs intelligents qui, par goût de l'argent, exploitent sciemment, avec tous les moyens de la technique moderne, ces relents moyennageux. Les savants d'il y a un siècle eussent été horrifiés s'ils avaient prévu que leurs inventions serviraient à propager l'obscurantisme, à multiplier les petits fous, lesquels sont loin d'être inoffensifs, prêts qu'ils sont à se déchaîner au moindre trouble social.

L'homme est un être culturel ; c'est en fonction des mythes de sa société qu'il lui est imposé un rôle dans la vie communautaire. Chez le primitif des sociétés sous-développées, la mise au point catégoriale a été faite une fois pour toutes et l'engagement de l'individu est sans souplesse. Dans nos sociétés occidentales, il y a prolifération de mythes, d'où leur moindre puissance ; il y a aussi prédominance actuellement du caractère social de la plus grande partie d'entre eux ; l'homme d'aujourd'hui semble revenir à la lointaine croyance, refermer le cercle, en pensant qu'il est impossible de se sauver isolément ; or c'est lorsque l'homme a pris conscience de son individualité qu'il a donné la sienne à la divinité.

52 : pensées d'un biologiste : p. 150 ; éd. Stock, 1954.

Il faut cependant convenir d'une différence primordiale, essentielle, qui est le caractère anthropocentrique des mythes modernes, Dieu étant tout de même rejeté dans les déchets du passé. Typique est l'avatar actuel du rejet de la mort ; la survie est transférée dans l'oeuvre collective, alors que le croyant la mettait dans ce rêve collectif qu'est un mythe religieux, alors que le spirite la met dans ses hallucinations. Dans la plupart des mythes sur l'origine de la mort, celle-ci apparaît comme une aberration dans une destinée immortelle. Dans bien des sociétés primitives, la mort n'est jamais un phénomène naturel, même si elle est due à un coup porté par un ennemi ; ça n'est pas le coup qui a tué, mais la sorcellerie adjointe. D'où, dans toutes les cultures, les légendes de ressuscitation.

EPILOGUE

On leur a si fort saisi la
créance qu'ils pensent voir
ce qu'ils ne voient pas.

Montaigne, livre I, Chapitre 20

Lévy-Strauss décrit quelque part le démiurge-chaman appelé pour un accouchement qui se passe mal ; il décrit les choses de telle façon que l'on pourrait croire l'incantation victorieuse de n'importe quelle position vicieuse. Ce même curieux état d'esprit, chez un observateur scientifique apparaît souvent chez les ethnologues. Jean Rouch⁵³, par exemple, écrit à propos du traitement de malades par les danses de possession : "La séance de l'initiation d'un nouveau possédé par un Zfma (prêtre) correspondrait au traitement psychanalytique, avec la différence que les prêtres songhay n'ont pratiquement pas d'échec". Mais Ortiguès nous apprend qu'en fait les échecs ne sont pas rares, et qu'on leur cherche seulement les excuses classiques : rites mal exécutés, officiant pas assez puissant, interdit violé, etc).

Que des écrits qui devraient être scientifiques puissent contenir des affirmations dignes de revues occultistes, voilà qui justifie le primarisme de ma

53 Essai sur la religion Songhay, P.U.F. éd. p. 300.

vindictes : on a le droit de dénoncer un mal qui s'infiltré aussi loin. Si encore l'on était sûr que le lecteur rectifiera de lui-même, mais la fréquentation des "littéraires" montre à quel point ils sont réceptifs aux idées aberrantes ; or ce sont ces mêmes littéraires qui influenceront ensuite plus ou moins directement l'ensemble de la population. Le mal n'est pas aussi bénin qu'on le sous-entend souvent, et pour ne parler que médecine, rappelons qu'il n'y a pas que bénéfice mais aussi dangers et méfaits dans les médecines populaires de toutes sortes. Si le guérisseur campagnard de naguère était sincère et désintéressé, si le guérisseur Bassa, une fois investi de sa charge par l'autorité tribale collective, ne peut plus changer de métier car il n'est pas conçu comme un individu particulier mais comme la représentation du pouvoir thérapeutique communautaire, il n'en est pas de même des guérisseurs de nos sociétés modernes : fous ou escrocs, ils sont de toute façon dangereux.

CONCLUSION

L'erreur n'a rien d'étrange :
C'est le premier état de toute
connaissance.

Alain

"Nous sommes tous sauvages, assez et trop", disait Alain. Sous une extrême diversité apparente, les mêmes éléments de base unissent nos guérisseurs aux lointains chamans : confiance religieuse du malade, "don" octroyé par l'au-delà, techniques identiques (souffle, imposition des mains, formules magiques, prières recommandées, esprits invoqués, regard, injonction, jeûne, épreuves, herbes, eau de source miraculeuse). Les clients des guérisseurs, eux aussi, montrent des caractères communs, plus ou moins marqués et intriqués : émotivité, anxiété, personnalités à éléments infantiles, névrotiques, parfois psychotiques.

Au terme de ce va-et-vient entre les primitifs des tribus exotiques et les partisans des "sciences" occultes et apparentées, il apparaît entre eux plus qu'une ressemblance. Il n'y a pas seulement état d'esprit similaire, mais bien le même exactement. Simplement, chez nous, un mince vernis de civilisation masque en partie les choses.

Je ne puis pas d'avis qu'il faille s'abstenir de juger ces comportements parce qu'ils sont faits de cultures. Ce qui est acceptable lorsqu'on étudie du dehors des peuples attardés, ne l'est plus quand c'est notre société qui le subit en son sein, bâtie qu'elle est sur le cartésianisme et assez fragile encore pour craindre que ses fondations ne soient rongées par les obscurantismes. La barbarie qui déferla sur l'Europe et faillit engloutir le monde il n'y a pas si longtemps, les signes de survivance de cette barbarie, prouvent le bien-fondé d'une telle crainte. Malgré ses fusées, l'humanité est vraiment toute proche de l'homme des cavernes.

Vu, le Président de Thèse

Vu, le Doyen de la Faculté Paris-Cochin

Pr. PICHOT

Pr. DELBARRE

Vu et Permis d'imprimer

le Recteur de l'Académie de Paris

G. MALLET

PRINCIPAUX OUVRAGES CONSULTÉS

AUBIN (Dr H.)

L'homme et la magie.
Desclée de Brouwer, 1952.

BASTIDES (Roger)

Sociologie des maladies mentales. Paris 1965
Sociologie et psychanalyse. Paris 1950

BAYON (Noël)

La légende dorée des guérisseurs.
Ed. A. Martel. Givors 1953.

BOUITEILLER (Marcelle) ⁺⁺⁺;

Médecine populaire d'hier et d'aujourd'hui.
Ed. Maisonneuve et Larose, Paris 1966

CHAUVET (Dr Stéphen)

La médecine chez les peuples primitifs.
Ed. Maloine 1936

COLLOMB Dr H. ⁺

in revue "Psychopathologie africaine", années 1960 et suivantes.

ELIADE (Mircea)

Chamanisme.
Ed. Payot 1968.

FERRON (Roger)

Etude sur les guérisons dites miraculeuses.
Ed. Vigot, 1939, thèse médecine Paris.

FILLIOZAT (Dr Jean)

Magie et médecine.
P.U.F. 1943.

FREUD (Dr Sigmund)

Malaise dans la civilisation ; l'avenir d'une illusion.
Psychopathologie collective et analyse du moi.
Sur la psychothérapie.
Psychopathologie de la vie quotidienne.

GALDSTON (Dr Jago) ⁺

Man's image in medicine and anthropology.
Ed. International University Press ; New-York, 1963.
monograph IV (recueil d'articles par plusieurs auteurs).

GUSDORF (G.)

Mythe et métaphysique
Ed. Flammarion, 1953.

KIEV (Ari) ⁺, éditeur

Magic, Faith and Healing.
Recueil d'articles par plusieurs auteurs ; ed. : Free-press, New-York 1969

LEVY-BRUHL (Lucien)

Le surnaturel et la nature dans la mentalité primitive.
P.U.F. Carnets.

LEVY-STRAUSS (Claude)

La pensée sauvage.
L'anthropologie structurale ⁺⁺
Le cru et le cuit
Le sorcier et sa magie (in : Les temps Modernes, n° 41. 1949).

MARTINO (Ernesto De) ⁺⁺⁺

Italie du Sud et magie (P.U.F.)
La terre du remords (Gallimard) 1966.

MAUSSE (Marcel) ⁺⁺⁺

Sociologie et anthropologie
P.U.F. 1968.

ORTIGUES

Oedipe Africain.
Paris 1966.

VALOT (Drs Thérèse et Guy)

Lourdes et l'Illusion.
Ed. Maloine, 1958.

oOo

